

Descendance dans le brouillard

Charlotte Lemieux

Numéro 78, automne 1998

S'écrire jeune

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13685ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lemieux, C. (1998). Descendance dans le brouillard. *Moebius*, (78), 136-138.

CHARLOTTE LEMIEUX

Descendance dans le brouillard

J'aurais été, tu aurais été, nous aurions été. Nous sommes un conditionnel passé: une timide hypothèse.

Chair détachée de ma chair, frère de ceux qui naquirent la bouche pleine de ta vie à toi, figure sans contour et sans silhouette, je te prie d'accepter cet adieu maladroit qui ne pourra jamais être un ordre d'advenir, de survenir enfin dans la vie de l'enfant que j'étais alors, bel et bien née, mais à jamais privée de toi, que le roi des limbes allait étouffer.

Ensemble nous avons saigné, et ta disparition parut propre, pauvre petit tissu, infime pièce détachée dont la pâleur me hante, si faible figure humaine que je ne reverrai pas. J'ai toujours tenté d'écrire pour toi, frêle ébauche, informe ossature, imitation d'absence. Peau de verre épluchée dans la bienséance et le bon goût, au nom du père.

Tu es celui que j'ai osé imaginer à travers tes survivants issus de moi, cherchant à déceler chez eux qui un nez, un regard, un épi de cheveux qui t'auraient appartenu si je ne t'avais retourné au néant dont tu avais tellement voulu émerger (car c'est ainsi que naissent les enfants: ils choisissent de se présenter au rendez-vous de leurs parents). Même le pluriel du mot «parent» m'est difficile. Tu n'aurais eu qu'une mère, comme ceux qui t'ont survécu sans te remplacer. Et comme eux, tu t'en serais plaint.

Larve animée, viande aimée, âme qui chercha son corps en moi pour n'y trouver qu'une barque traversant le fleuve des morts, tu ne devais survivre que dans mon esprit. J'ai payé le passeur qui, d'une rive à l'autre, t'a fait quitter un monde où nous t'avions pourtant invité en riant.

Dis-moi la couleur de tes yeux, la taille que tu aurais pu atteindre, la vie que tu aurais souhaitée, celle que tu aurais vécue envers et contre moi, décris-moi cette main

transparente qui aurait glissé dans mon cou. Ouvre ta bouche close par nous, frêle inconnu. Parle-moi de la fameuse crise d'octobre dont je ne peux revoir une seule image où, vingt-sept ans plus tard, tu ne surgisses comme un reproche. Oui oui, nous sommes en octobre, et tu aurais vingt-sept ans. Comment sais-je que le masculin te convient? Parce que. C'est une réponse aussi incomplète que toi, sans laquelle je dois vivre également.

Je regarde le monde aujourd'hui, je regarde mes enfants qui t'ont survécu, et mes craintes à leur endroit nourrissent la tentation mièvre et absolvante que je pourrais avoir, que j'ai, de me féliciter de ta cruelle absence: tu n'auras connu ni la déraison de l'être humain, ni son avidité, ni sa sécheresse et sa cupidité. Tu ne sais rien de la douleur du monde.

Est-ce mielleux que je te parle ainsi, moi, mère hypocrite amputée de son premier enfant? J'ai quand même écarté les jambes quand le glas sonnait pour toi, j'ai vomi dans le plat qu'on me tendait et j'ai parlé à tes autres assassins. Tu valais trois cents dollars en espèces, petit garçon haché, chair de papier monnaie, lambeau de vie. Tu t'appelais Charles, du nom de mon père à qui je n'ai pas permis de te pleurer.

Bien des années plus tard, ton premier survivant a choisi de parler, retournant à la poussière ce qui en moi avait pu, en des temps anciens, ressembler à une sorte de famille. Voici ce qu'il a dit:

Un jour, je me suis mis à être jaloux d'un enfant qui m'avait précédé dans le ventre de ma mère. Je le voyais monté sur un cheval de feu et vêtu d'une armure lumineuse. D'autres fois je le voyais vaquer à des occupations plus bassement quotidiennes, mais qui ne le dépréciaient en rien: il était toujours couronné d'un halo scintillant. C'était un vrai garçon, investi de toutes les qualités dont je me sentais dépourvu aux yeux de ma mère. Je le voyais donc avec les yeux qu'elle aurait eus pour le regarder, s'il avait vécu. Sa perfection n'avait pas été et ne pourrait être ternie par la vie: il était à jamais parfait. Parce que, en réalité, il n'était jamais né. Bon, je ne le voyais peut-être pas avec les yeux de ma mère, ni,

réflexion faite, avec ceux qu'elle aurait eus pour lui s'il avait vécu. Je le voyais bien avec mes yeux, mais avec mes yeux regardant ma mère se regardant elle-même regarder cet hypothétique enfant qui m'avait précédé et dans son ventre, et dans la tombe, si on peut parler de tombe dans le cas d'un simple avorton. Un simple avorton qui a gâché ma vie.

Ce qui m'empêche d'écrire depuis le début de ma vie, alors que j'en ai tellement besoin, c'est l'obligation que j'aurais de raconter toujours la même histoire, celle-là, et l'impossibilité que j'aurais de raconter autre chose. Je suis condamnée soit à me taire, soit à me répéter sans cesse. Je ne peux rien dire de plus. Pour cause.